

SND PRÉSENTE
UNE PRODUCTION VERTIGO PRODUCTIONS

ALBAN
IVANOV

BIRANE
BA
DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE

ALEXANDRA
LAMY



Juster

LE JUSTE

UN FILM DE
ÉRIC BARBIER

SCÉNARIO ET DIALOGUES ÉRIC BARBIER D'APRÈS LE ROMAN DE JEAN POMPOUENAC PUBLIÉ AUX ÉDITIONS DE LA TABLE RONDE AVEC THIERRY HANCISSE DE LA COMÉDIE-FRANÇAISE NICOLAS AVINÉE DAVID BENNETT ANDREAS SCHRÖDERS FERDINAND DÖRFLER PIERRE HANCISSE
IMAGE THIERRY ARBOGAST (AFI) DÉCORIS PIERRE RENSON MONTAGE JULIEN LÉLOUP MUSIQUE ORIGINALE RENAUD BARBIER SON JEAN MINONDO (AFI) KEN YASUMOTO ANTOINE CITRINDI MATHIEU AUTIN ASSISTANTE RÉALISATEUR NATHALIE ENGELSTEIN SCÉNARIO AURÉLIE PLATROZ CASTING GIGI AKOIA COSTUMES LAURENCE ESNAULT GUILLAUME VILLETTE ÉRIC QUARTIER MAQUILLAGE LAURA OZIER COIFFURE CHARLOTTE ARICULIERE RÉMI PILOT
PRODUCTION DES EFFETS VISUELS DAVID DANESI DIRECTION DE POST-PRODUCTION MARIE-JACQUEMART DIRECTION DE PRODUCTION JEAN-JACQUES ALBERT PRODUCTION EXÉCUTIVE DENIS PENOT CO-PRODUCTION GENEVIEVE LEMAL PRODUCTION DÉLÉGUÉE FARID LAHOUASSA AÏSSA DJABRI UNE CO-PRODUCTION FRANCO-BELGE VERTIGO PRODUCTIONS 2001 PRODUCTIONS SND FRANCE 2 CINÉMA SCOPE PICTURES GORILLES PRODUCTION EN CO-PRODUCTION AVEC RTBF (TELEVISION BELGE),
DE TV ET ORANGE PRODUIT AVEC L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES AVEC LA PARTICIPATION DE WALLIMAGE (LA WALLONIE) AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL BELGE VIA SCOPE INVEST AVEC LE SOUTIEN ESSENTIEL DE CINÉ+ UGC AVEC LA PARTICIPATION DE NETFLIX AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS DISTRIBUTION FRANCE ET VENTES INTERNATIONALES SND
© VERTIGO PRODUCTIONS - 2001 PRODUCTIONS - SND - FRANCE 2 CINÉMA - SCOPE PICTURES - GORILLES PRODUCTION

RISK VERTIGO PRODUCTIONS / JULIEN LAMY

U.C.G.

2cinéma

SCOP

RTBF

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014

© 2014



Fustum

LE JUSTE

UN FILM DE

ÉRIC BARBIER

avec

ALBAN IVANOV BIRANE BA ALEXANDRA LAMY

au cinéma le 23 Septembre 2026

ATTACHÉS DE PRESSE
Apolline JAOUEN
apolline.jaouen@gmail.com
Dominique SEGALL
ds@dominiquesgall.com
E-PRESSE
AGENCE DÉJA
Jérôme BARCESSAT
jerome@agencedeja.com
Charline TOULZA
charline@agencedeja.com
Émilie PITRIÉ
emilie@agencedeja.com

DISTRIBUTION
SND - GROUPE M6
Lucie DE CHEVIGNY
lucie.de-chevigny@snd-films.fr

SYNOPSIS

1915. La guerre, c'est une terre inconnue où l'on envoie Justin, misérable paysan, à une époque où il doit s'occuper de ses champs.

Il doit partir se battre, au nom d'une loi qu'il ignore, contre un ennemi qu'il n'a jamais vu, alors qu'il ne rêve que de rester dans sa ferme.

Sa rencontre avec Basile, un tirailleur sénégalais, va lui ouvrir les yeux sur cette guerre qu'il ne comprend pas. C'est avec lui, qu'il va se révolter contre les injustices d'un commandement absurde, et devenir un héros pas comme les autres.

ENTRETIEN AVEC ERIC BARBIER

Comment avez-vous découvert le roman de Jean Pompougnac, paru en 1967 ? Comment avez-vous eu l'idée de le transposer au cinéma ? Et pourquoi le faire aujourd'hui ?

C'est un ami qui m'a fait lire ce roman il y a longtemps. J'ai découvert l'histoire de Justin, ce paysan qui se retrouve au front, qui ne comprend rien, confond les Allemands et les Français, mélange les grades de ses supérieurs, pense que les tirailleurs sénégalais sont les ennemis parce qu'ils sont noirs, déserte sans aucun état d'âme. Pompougnac prenait à rebours toutes les situations sur la guerre en les traitant par l'absurde. Jamais je n'avais lu de livre qui abordait la grande guerre sous un angle aussi satirique et antimilitariste.

Quelles libertés avez-vous prises par rapport au livre ? Le personnage de la journaliste du Canard enchaîné existe-t-il dans le roman ?

Le film est une adaptation très libre du roman, surtout dans sa troisième partie. Dans le livre, Justin rentre chez lui après la guerre et se venge des villageois. Il n'y a pas de prise d'otage. Marie Baratier, la journaliste du *Canard Enchaîné* qui va dénoncer la cruauté de cette guerre et le manque de respect de la hiérarchie pour ses soldats, prend toute sa dimension avec la prise d'otages. Le personnage a été inventé dans le scénario pour relayer la parole de Justin. Basile, le tirailleur sénégalais, n'existe pas non plus dans le livre. Mais l'esprit de Pompougnac traverse le film, même si Justin ne finit pas complètement misanthrope comme dans le roman.

Avez-vous fait un gros travail de documentation ? Avez-vous travaillé avec un conseiller historique pendant l'écriture ou sur le tournage ?

J'ai lu plusieurs livres sur le sujet et j'ai vu pas mal de films et de documentaires. Mais l'histoire de Justin est trop décalée pour que la réalité de 14/18 soit une base de travail pour moi. Le film est une fable où Justin, que tout le monde prend pour un idiot, va apprendre à se révolter contre ses supérieurs avec son ami Basile. Il ne fallait surtout pas s'engluier dans le réel de la guerre. Justin fait écho aux *Aventures du brave soldat Švejk*, roman satirique tchèque de Jaroslav Hašek qui se déroule aussi pendant la Première Guerre Mondiale.

Dans cette histoire, la fable prime sur tout. Justin est une uchronie. On part d'événements réels mais ces éléments sont détournés, condensés, rassemblés, revus. Par exemple, la condamnation à mort des soldats à Flirey a bien existé. Mais elle a eu lieu en 1915 et Justin le Juste n'est pas intervenu au moment de l'exécution ! Les événements dans le film s'inspirent de tout un ensemble de faits de guerre et de comportements qui sont construits et assemblés pour dramatiser l'histoire de Justin.

Un livre très important pour moi a été *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier*. C'est un récit qui n'a pas été écrit après la guerre mais au jour le jour pendant le conflit et on voit à travers ces écrits toute la folie du commandement. On découvre à quel point la vie des soldats n'était vraiment pas prise en compte dans les décisions des hauts gradés. Puis il raconte des anecdotes sur des personnages qui sont de vrais

Justin. Il y a des choses drôles. En 1917, après la révolution russe, il décrit le vent de révolte qui souffle dans son régiment après l'échec du chemin des dames. Les hommes qui chantent les paroles de révolte de « La Chanson de Craonne » où au refrain, des centaines de bouches reprenaient en chœur et à la fin des applaudissements éclataient auxquels se mêlaient des cris « Paix ou Révolution » « À bas la guerre » « Permission ! Permission ! ». « Un soir, patriotes voilez vous la face, l'Internationale retentit, éclata en tempête. »

Plusieurs conseillers historiques m'ont aidé au niveau des archives, des costumes ou sur le tournage pour l'organisation militaire. Ils m'ont aidé à traiter très sérieusement cette fable invraisemblable.

L'extraordinaire périple de Justin est aussi celui de son apprentissage. Son parcours évoque le roman picaresque. Y avez-vous pensé ?

La structure de l'histoire est clairement picaresque. À travers la vie de Justin on dresse un portrait cruel des différents mondes qu'il traverse. Par son comportement, il révèle les inégalités sociales, les rapports de force et de pouvoir. Il dénonce la lâcheté de certains, qu'ils soient puissants (Joyard) ou misérables (les soldats prêts à tirer sur leurs amis). Durant ses péripéties, Justin va se confronter à plusieurs figures de l'autorité : le propriétaire terrien qui l'exploite comme un serf, les gendarmes,

le curé de son village, les gradés allemands qui ne valent pas mieux que les gradés français... et il va réussir à s'extirper de toutes ces situations parce qu'il est malin et intelligent. Il est naïf mais il apprend vite. Justin c'est un anti-héros qui agit à l'inverse de ce que ferait n'importe quel homme mais qui a le courage de se dresser contre les injustices de la guerre. Tout au long de ses aventures, Justin va découvrir « la société des hommes » et il va apprendre à se forger un point de vue sur les événements. Il va devenir Justin le juste avec un sens très aigu de ce qui est juste ou de ce qui ne l'est pas. Tout son apprentissage va lui permettre de trouver sa place parmi les Hommes alors qu'au début du film il est traité comme une bête.

La fraternisation est l'un des thèmes très forts qui traverse le film car Justin reconnaît d'abord en l'autre, quel qu'il soit, son frère humain — d'où le sauvetage du pilote allemand. Est-ce l'innocence de Justin qui le pousse à agir ainsi, et risque-t-il de la perdre en s'instruisant ?

Justin n'a pas une vision claire du conflit et des ennemis. Il ne connaît pas de « Leboche » ! Quand il aide le pilote allemand ou quand il se retrouve face au colonel Von Krüppen, qui parle un très bon français, il se dit que ces gens sont plutôt gentils avec lui. Donc il accepte tout naturellement leur invitation. On ne peut pas parler de fraternisation

puisque Justin ne comprend pas qu'il a en face de lui les « ennemis de la patrie » ! Lui ne sait même pas ce que c'est, la patrie !

Ce n'est pas son innocence qui pousse Justin à être généreux mais ce que vous avez dit : il reconnaît d'abord en l'autre son frère humain. Ce que j'aime dans l'histoire c'est que plus Justin apprend des hommes, plus il s'instruit des choses du monde et plus sa générosité va s'affirmer. Ce qu'il faisait par innocence au début du film (sauver le pilote, sauver Basile, s'enfuir avec Hans) il va le faire par conviction à la fin (sa révolte contre la condamnation à mort, la prise d'otage et la demande de réhabilitation) en ayant complètement conscience des risques qu'il encourt.

Justin fait deux rencontres décisives avec deux personnages qui incarnent chacun une forme de courage : Marie, la journaliste du Canard enchaîné, animée par sa volonté d'informer le public des exactions commises par l'armée et de dénoncer le « bourrage de crâne » ; Basile, profondément patriote et amoureux de son pays, révolté par l'injustice de la hiérarchie militaire et prêt à mourir pour ses idéaux. Pourriez-vous me parler de ces deux personnages magnifiques ?

Ce sont deux personnages centraux dans l'histoire : Marie la journaliste et Basile le tirailleur. Le personnage de Marie Baratier - dont le nom est

celui de la mère d'Albert Londres, un des premier reporter de la grande guerre - est inspiré par la journaliste Annie De Pène, qui a publiée plusieurs textes pendant la guerre qui seront publiés par Les journaux “ Le matin “ et “L'oeuvre”. Cette journaliste, amie de Colette et d'Henri Barbusse, est la première femme a s'être rendue dans les tranchées sans autorisation officielle pour en livrer trois reportages qu'elle regroupera dans une brochure intitulée Une femme dans la tranchée. Elle écrira aussi de nombreuses chroniques sur les femmes à l'arrière. Comme Marie, qui va entrer dans la mairie pour rencontrer les preneurs d'otages déguisée en prêtre, Annie de Pène va accéder aux tranchées cachée dans des ballots de munitions. Dans le film, Marie, sous sa soutane est habillée en homme (un clin d'œil aux photographies de Colette habillée en smoking) et travaille pour le Canard Enchaîné. Il faut se rappeler que le Canard Enchaîné a été créé pendant la guerre. Le premier numéro sort le 10 septembre 1915, s'interrompt au bout de quelques numéros et reprend son tirage en juillet 1916 pour ne plus s'arrêter. Dès le début, c'est un journal satirique très critique contre « les bourreurs de crâne », contre la censure qui empêche les journaux de rapporter la réalité de la guerre. Dans le film, c'est la rencontre de l'esprit d'un jeune journal incarné par une femme journaliste et de Justin qui va permettre à l'histoire de trouver sa résolution.

À l'origine du personnage de Basile, il y a la scène du roman où Justin, qui est en train de fuir la guerre avec Hans, le soldat allemand, tombe sur une escouade de tirailleurs sénégalais. Justin est sûr que ce sont les ennemis parce qu'ils ont la peau noire. Il y a une escarmouche où Hans tue tous les tirailleurs. Cette péripétie du livre sert de point de départ à la rencontre entre Justin et Basile. Dans le film, tous les tirailleurs ne meurent pas. Basile survit et va devenir le seul ami de Justin.

C'est Lamine Senghor qui est l'inspiration principale de Basile. Comme Basile, Lamine Senghor est mobilisé au Sénégal pour servir la France. Il participe à la bataille de la Somme, est blessé au chemin des Dames et gazé à Verdun, ce qui entraînera sa mort en 1927. Comme Basile, il reçoit la croix de guerre et demande à devenir citoyen français. Ce qui est très frappant dans le parcours de Senghor c'est qu'il se radicalise après la guerre. Proche du parti communiste, il crée en 1926 le « comité de défense de la race nègre ». Il devient un des pionniers de la pensée anticoloniale en France. Il écrit et prononce des discours très engagés et virulents.

Il écrit par exemple dans La voix des Nègres, journal qu'il crée en 1927 :

« Pourquoi un tirailleur sénégalais, mutilé de la grande guerre, domicilié en France, reçoit-il une pension six à huit fois moins forte que celle payée à un Français, de

la métropole, de la même mutilation et du même pourcentage d'invalidité ? Pourquoi ne paie-t-on pas de pourcentage d'invalidité ? Pourquoi ne paie-t-on pas de pension aux femmes, orphelins et parents des tirailleurs sénégalais qui ont perdu leur soutien pour la défense de la France ? Serait-ce qu'un nègre n'a pas un estomac aussi grand que celui d'un blanc ? Le sang d'un nègre ne vaut-il pas celui d'un blanc ? Pourquoi y avait-il égalité devant le devoir puis deux poids et deux mesures devant les droits ? »

On est loin de l'image du tirailleur souriant et bon enfant de la publicité « Y a bon Banania » qui se répand après 1915. Dans le film, c'est Basile qui va aider Justin à comprendre ce qu'il se passe. C'est lui qui va lui donner les mots pour se révolter.

La mutinerie que vous représentez dans le film est celle d'hommes indignés par l'injustice dont ils sont victimes, mais aussi animés par une conscience politique et sociale. On les entend d'ailleurs entonner «L'Internationale»... Comme dans La Grande illusion, les affrontements sont entre classes sociales. Pouvez-vous m'en parler ?

« La vérité madame c'est que les pauvres ça devrait jamais comprendre, c'est trop dangereux pour la société des gens. » C'est une des premières phrases

que dit Justin. Il place d'entrée le rapport de classe au centre de son combat : « c'est avec les mots que les riches font crever les pauvres, que les curés et les gendarmes envoient les paysans à la boucherie. » Le film raconte comment des laissés-pour-compte, « la chair à canon » de ce conflit, se révoltent contre la hiérarchie militaire et les patriotes de salon qui exhortent l'héroïsme des soldats. Mais à côté de cette lutte de classe qui sous-tend le récit, il y a une autre idée forte dans le roman de Pompougnac : nous sommes tous responsables de nos actes. Aux yeux de Justin, aucun soldat n'a le droit de dire « j'ai commis le pire, mais c'étaient les ordres. » Justin le crie aux hommes qui vont exécuter son ami Basile : « c'est pas les généraux et les commandants qui vont tirer, c'est vous avec votre fusil ! » De même qu'il s'interroge :« Dans les tranchées, les hommes ils pètent de trouille mais ils montent quand même. Ils montent, parce qu'on leur a dit de monter. » C'est l'absurdité des ordres de Joyard (par exemple lorsqu'il oblige les soldats à remonter en première ligne alors que c'est leur tour de repos) et ce questionnement de l'autorité qui vont conduire Justin et Basile à se révolter.

On retrouve cet état d'esprit dans les carnets de Louis Barthas lorsqu'il écrit après une attaque totalement vaine où des hommes sont cités : « ...pas un décoré qui eut le courage, (...) de refuser (...) ces croix de guerre ridicules, ces citations mensongères, ces félicitations burlesques. »

Les scènes de combat sont très immersives et l'attaque de nuit, où Justin manque de trouver la mort, est particulièrement saisissante. Comment les avez-vous conçues et orchestrées ?

Il y a trois scènes de guerre dans le film. Chacune devait raconter une étape dans la vie de Justin. Dans la première attaque, Justin découvre la folie de la guerre et déserte. J'ai choisi une attaque de village à découvert qui fait partie de la guerre de mouvement, même si dans la réalité l'attaque sur Lizerne a lieu en 1914. On voit Justin qui court de manière désordonnée et panique avant de se faire projeter au sol par une explosion. Là, il décide de s'enfuir : la guerre des hommes entre eux n'est pas pour lui. L'attaque de nuit se déroule à un moment où Justin est seul. Il n'a plus foi dans les hommes, son ami Basile est parti et il n'a pas retrouvé son fils qui a été réquisitionné. Il y a eu très peu d'attaques de nuit pendant la Première Guerre Mondiale telles qu'on la voit dans le film, mais je devais dramatiser cette séquence. La nuit renforce l'isolement de Justin, le sentiment qu'il est abandonné de tous.

La troisième scène raconte l'usure et l'épuisement des soldats. On est dans les tranchées, il pleut, les hommes ont froid et s'ennuient. Ils attendent et ne sont pas relevés. C'est le point de départ de la révolte de Justin et Basile. La fonction des scènes de guerre est plus liée à la dramaturgie de l'histoire qu'à une représentation réaliste des événements qui se sont déroulés sur cette

période.

La séquence chez les Allemands est très surprenante, entre la volonté du commandant d'inviter Justin à son anniversaire, la présence d'hommes travestis, la scène de torture de Justin... Cette séquence figure-t-elle dans le livre ? Là encore, comment l'avez-vous imaginée et mise en scène ?

Ces scènes de la fête d'anniversaire et de la torture ne sont pas dans le livre. Par contre, le personnage truculent de l'Oberstleutnant Von Krüpchen est bien décrit dans le roman. La scène de la danse est basée sur des photos de soldats en train de danser ensemble. Ce sont des photos assez courantes que l'on peut retrouver dans toutes les armées de cette époque. Dans le bal, il y a des hommes travestis en femme ce qui fait évidemment écho à la scène de cabaret dans La Grande Illusion, mais contrairement au film de Renoir, la scène n'est pas centrée sur ces hommes habillés en femmes. La poire du Pape, aussi appelée la poire d'angoisse, est un faux instrument de torture. Il y a un exemplaire de cette poire dans une collection du Louvre mais les origines de l'objet restent floues ! La poire aurait été inventée par un voleur toulousain pour empêcher ses victimes d'appeler à l'aide. Mais on ne retrouve pas de trace précise de son utilisation. Et puis l'objet était beaucoup trop raffiné pour servir d'instrument de torture. Pierre Renson, le chef décorateur, a fait

fabriquer cette poire par un orfèvre. J'aimais beaucoup l'idée que Justin, qui se retrouve avec cette poire dans la gueule, soit empêché de parler. Il doit communiquer avec Basile par des gestes et des sons. La scène est tragi-comique : Basile doit comprendre ce que Justin tente de lui expliquer. C'est la première scène où l'on voit la complicité entre les deux amis qui va s'étayer au fur et à mesure que l'histoire avance.

La prise d'otages, parfaitement cohérente et logique dans la narration, nous fait presque basculer dans un autre registre qui enrichit encore le film. C'est une séquence palpitante, passionnante, et très éloquente sur le comportement de l'armée, mais pas seulement. Aviez-vous des références en tête ? Cinématographiques, picturales ?

Malheureusement très peu. Aucune prise d'otage telle qu'elle se déroule dans le film n'est répertoriée dans cette guerre. L'armée allemande pouvait retenir des notables dans les territoires occupés mais ce n'était pas une prise d'otage au sens moderne du terme. C'était plutôt pour empêcher les actes de révolte de la population. J'ai revu Ragtime de Milos Forman où le dernier acte est une prise d'otage qui se déroule dans les années 1910 mais la situation est très différente. Ils ne détiennent personne et menacent de détruire un musée. Et puis dans Justin, le contexte de la guerre

change tout.

Dans le dispositif, je me suis inspiré de l'épisode de Fort Chabrol où Jules Guerin, anti-dreyfusard convaincu et directeur du journal L'Antijuif, se retranche avec ses amis pendant 38 jours dans un immeuble de la rue Chabrol parce qu'il refuse d'être emmené dans le cadre d'une accusation de complot contre l'État.

On est en 1899 et il existe pas mal de photos de l'évènement où l'on voit comment les gendarmes cernent le bâtiment et comment les insurgés sont ravitaillés par les toits. Le gamin qui traverse les lignes de gendarmes en courant et vient donner le journal à Justin est inspiré de ce qui s'est passé à Fort Chabrol.

Avez-vous rapidement composé votre casting ?

Avez-vous choisi vos trois principaux interprètes : Alban Ivanov, Birane Ba, Alexandra Lamy ?

Alexandra a lu le scénario alors que nous étions encore dans la promotion de Zodi et Tehu, le film pour enfants que l'on avait tourné ensemble au Maroc. Sa lecture m'a beaucoup aidé et m'a redonné confiance dans l'histoire à un moment où je doutais du projet que beaucoup trouvaient atypique. Dans Justin, Alexandra fait exister magnifiquement cette journaliste du Canard Enchaîné, elle lui donne sa force de caractère et sa capacité de persuasion. Elle conduit ce long

entretien avec Justin où l'on sent qu'elle s'attache à lui. Tout ce mouvement très subtil de Marie qui va petit à petit épouser la cause des rebelles, nous permet d'accepter qu'elle aille rencontrer des députés pour sauver ces soldats. J'ai vraiment eu beaucoup de chance de pouvoir retravailler avec Alexandra sur ce projet.

J'avais vu Birane Ba dans le film de Jeanne Herry Je verrai toujours vos visages et j'ai souhaité le rencontrer. On a travaillé deux ou trois fois sur des scènes du film et c'était un vrai plaisir. Birane était parfait pour Basile, exactement tel que je l'imaginais. Mais il n'était pas libre : Birane est pensionnaire de la Comédie française, il jouait La Mouette de Tchekhov exactement à la période où nous devions tourner. Impossible de faire coller les deux emplois du temps. Je lance un casting pour rencontrer d'autres acteurs et un matin, qui je vois débarquer à la production ? Birane ! Il me dit : « il faut que je fasse ce rôle, c'est important pour moi, c'est l'histoire de ma famille. Si la production me trouve un chauffeur, quand je sors de scène je saute dans la voiture, je dors, et le matin je suis d'attaque. » C'est comme ça que Birane a fait le film, il sortait du théâtre à 23h30, roulait trois heures pour arriver sur le décor, se maquillait à 5 heures du matin, tournait toute la journée et à 16h30 il reprenait la voiture pour être sur les planches le soir même. Une anecdote qui

raconte à quel point Birane était investi dans ce projet.

C'est Farid Lahouassa, le producteur du film, très proche du projet à toutes les étapes, qui m'a proposé de rencontrer Alban Ivanov. Il avait fait avec lui La Traversée, le film de Varante Soudjian. J'aimais beaucoup Alban dans les films de Grand Corps Malade, de Toledano et Nakache ou dans Le Grand Bain de Gilles Lellouche. Comme chez Coluche, il y a chez lui le côté comique - c'est le Alban Ivanov qui remplit des Zénith avec ses one-man, qui déconne et s'amuse - mais très vite on découvre l'autre côté : sa fragilité, ses doutes, sa générosité, tout un côté de sa personnalité terriblement attachant qui lui donne une grande profondeur dans le jeu.

Quand on s'est rencontré on a beaucoup parlé de son travail et de la période où, épuisé physiquement et moralement, il avait tout arrêté. Ce qui l'a intéressé dans Justin, c'est de pouvoir aborder le personnage complètement au premier degré. Il n'y a pas de blagues : Justin est totalement à ce qu'il dit ou fait. Il y a des situations drôles mais le rire naît du décalage de Justin qui ne comprend pas toujours ce qu'il se passe. C'est un très gros rôle ! Alban est de presque tous les plans. Chaque journée était très chargée, très intense. Mais Alban avait fait un travail considérable en amont sur le personnage, ce qui lui permettait de rester très

concentré quels que soient les aléas du tournage. Il y a des moments où on s'est beaucoup amusé, d'autres plus éprouvants, comme celui où Justin porte Basile dans l'eau. Alban et Birane ont passé deux jours entiers dans une rivière glacée avec des habits de guerre trempés qui pesaient 50 kilos. Ils étaient épuisés. Ce qui a été formidable c'est les liens qui se sont tissés entre Alban et Birane, tous deux issus de formations très différentes : l'un venant du stand-up, l'autre du conservatoire. Aujourd'hui, quand je revois le film, je suis impressionné par ce que fait Alban dans toutes les scènes.

Et les seconds rôles, vraiment épatants ?

Oui, les seconds rôles sont incroyables ! Et la directrice de casting Gigi Akoka y est pour beaucoup ! Tout le travail fait avec les costumes créés par Laurence Esnault et les maquillages de Laura Ozier, nous a permis de dessiner une galerie de personnages qui semblent sortir tout droit du 19ème siècle. Que ce soit Thierry Hancisse dans le rôle du colonel français complètement dingue ou David Bennent, le tortionnaire sadique allemand, en passant par Andréas Schröder le colonel Von Krüppen ou Nicolas Aviné qui joue Tissalé, tous étaient très impliqués dans le film. Si vous prenez la prise d'otage de la fin où l'adjoint au

maire, le garde-chasse, la femme du maire et la secrétaire de mairie sont retenus, ce sont des rôles qui sont omniprésents sur toute la fin, qui interagissent beaucoup avec Justin et ses amis, mais qui n'étaient pas écrits. Les quatre acteurs Fred Saurel, Noémie Carcaud, Lucas Bleger et Zélie Brault ont beaucoup improvisé sur le tournage et ils ont réussi à faire exister leurs personnages au-delà de mes espérances. J'ai aussi adoré retrouver Jean Paul Farré qui joue un prêtre dans le film et avec qui j'avais travaillé sur mon premier film, ainsi que Stéphane Pezerat, le maire fou amoureux de sa femme retenue par les otages, formidable ! Je pourrais citer tous les acteurs, j'ai eu beaucoup de chance sur ce film, qu'ils portent à ce point cette histoire.

Le traitement des couleurs, automnales et désaturées, et la lumière sont tout simplement extraordinaires. Comment avez-vous travaillé avec Thierry Arbogast, votre chef-opérateur ? Avez-vous travaillé à partir de références visuelles ?

La question qui s'est posée sur le film est celle de la lumière naturelle. Comment éclairer en utilisant au maximum la lumière naturelle ? Dans les années où se déroule le film, on peut imaginer qu'il y avait très peu de lumière électrique. Dans les intérieurs, Thierry a

voulu s'appuyer essentiellement sur la lumière du jour. C'était beaucoup de contraintes dans l'organisation des journées pour optimiser le tournage en fonction de l'orientation du soleil. Le numérique nous a permis de travailler dans des conditions où la lumière naturelle était très basse. Le modelé de l'image est donné par de vieilles optiques Panavision avec lesquelles nous avons fait des essais. On essayait de trouver une série avec des imperfections, des nuances dans les zones de netteté de l'image, qui pouvaient rappeler de vieilles photos. Le travail de Thierry a été de raconter cette époque de la manière la plus juste tout en dramatisant l'histoire, comme lors de la nuit de l'attaque dont on a parlé précédemment. Si vous regardez en détail le film, vous verrez que la photographie devient de plus en plus lumineuse au fur et à mesure que l'on s'approche de la résolution de l'histoire. Les couleurs sont plus saturées à la fin qu'au début du film.

Où avez-vous tourné ? Avez-vous uniquement tourné en décors naturels ?

Oui ! Le chef décorateur Pierre Renson souhaitait rester au plus près de la réalité des lieux. Dès le début, nous voulions tourner au maximum en décors naturels. Tous les endroits que nous avons repérés avaient un lien avec la grande guerre, que ce soit le

camp allemand ou le camp français, l'hôpital ou la fuite dans les bois. Les lieux étaient imprégnés de cette histoire.

On voulait tourner dans de véritables tranchées, mais ces lieux sont des lieux de souvenir et il était impossible pour nous de les inonder ou de les abîmer. De fait, Pierre a dû creuser un réseau de tranchées dans un champ abandonné et aménager un champ de bataille assez important. Il a dû replanter des arbres calcinés, installer un nombre considérable d'accessoires sur cette terre dévastée que nous avons détrempée pendant des jours ! Un vrai chantier de grands travaux !

Nous avons eu beaucoup de chance de trouver la mairie de Mailly-le-Château, devenue QG de l'armée, avec l'église qui lui fait face. C'est là où Justin et ses amis vont retenir les otages dans le dernier acte du film. Le maire nous a laissé intervenir sur les lieux pendant plusieurs semaines. Nous avons modifié toute la disposition de la mairie, la couleur des murs, construit des parois qui devaient s'effondrer quand Joyard tire au canon sur la façade. Mailly-le-Château est situé entre Auxerre et le Nivernais. Pendant la grande guerre, c'était un axe de communication important reliant l'arrière aux zones de combat du nord-est.

Comment avez-vous travaillé la musique avec le

compositeur ? Quelles étaient vos intentions ?

Renaud commence toujours à travailler sur le scénario, ce qui nous laisse beaucoup de temps et de liberté dans la recherche des thèmes et du son que l'on souhaite trouver pour le film. Avant le tournage, il avait déjà composé une dizaine de thèmes qui, tout en s'affinant au fil du travail, sont restés au cœur de la bande originale.

Quand il m'a fait écouter les premières compositions, le psaltérion elfique et le gong associés aux cordes donnaient une couleur singulière à la musique qui résonnait très fort avec l'univers du film. Cette association d'instruments est devenue l'une des signatures sonores du film. Le thème du conte — une pièce sombre portée par ces instruments — a servi de matrice à toute la bande originale.

ENTRETIEN AVEC ALBAN IVANOV

C'est Farid Lahouassa, chez Vertigo Productions, qui a suggéré à Éric Barbier de vous rencontrer.

Absolument. On se connaissait parce qu'il avait produit *La Traversée*, et comme il est très ami avec Éric, il lui a soumis mon nom. On vient d'univers radicalement différents et j'ai tout de suite été séduit par l'idée de les croiser. C'était non seulement l'occasion d'une rencontre humaine qui m'intéressait, mais on a dû réfléchir à la manière d'accorder nos violons – et ça a très bien fonctionné.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

Ce qui m'a plu, venant de la comédie, c'était la perspective de raconter l'histoire d'un homme ordinaire qui prend peu à peu conscience de l'importance des mots et du savoir. Il ne s'agissait pas de camper quelqu'un de naïf et de benêt, mais un homme simple qui a un côté instinctif, animal, qui comprend très vite les situations, même s'il n'est pas en mesure de les expliquer. Son éducation viendra dans un deuxième temps et il pourra alors mettre des mots sur ses pensées. On s'est très vite retrouvés là-dessus avec Éric : on ne voulait surtout pas basculer dans un registre gaguesque, mais montrer que c'est un homme simple à qui il manque les codes.

C'est sans doute aussi sa candeur qui lui donne parfois un courage héroïque...

Il possède une intelligence, qui ne s'apprend pas à l'école, tout comme il a des valeurs spontanées. C'est ce qu'on voit dans ses rapports avec Basile : il n'a qu'une parole, et s'il dit « je viens te chercher », peu importe ce que cela lui coûte, il le fait ! C'est tout le prix qu'il accorde à sa parole : à partir du moment où il l'a dit, il le fait.



Il voit avant tout chez l'autre son « frère », avant de voir un « Boche » ou un Noir...

Il voit avant tout l'être humain, mais il ne voit ni la couleur de la peau, ni la nationalité. Justin sait bien qu'on parle différents patois d'un village à l'autre, et quand il tombe sur l'aviateur qui s'est écrasé, il le prend pour un type originaire d'un autre village que le sien : il faut l'aider car c'est seulement un homme blessé qui a besoin de soins. Et s'il croise un homme qui parle la même langue que lui et qui est bienveillant avec lui, c'est un frère d'armes. J'aime la simplicité de ses rapports aux autres qui est d'une grande justesse. À cette époque, il y avait des gens comme lui qui n'avaient jamais quitté leur ferme et qui ne se doutaient pas du tout de ce qui se passait à quelques kilomètres de chez eux. L'idée de cet homme qui est comme une page vierge et qui découvre le monde extérieur me plaisait. Il m'a fait penser à l'époque où on a découvert Internet et où on s'est rendu compte que le monde était plus vaste qu'on ne le pensait.

Avez-vous souhaité vous documenter sur la période évoquée par le film ?

Je l'ai fait car on a beaucoup moins de références sur la Première Guerre mondiale que sur la Seconde. J'ai visionné des documentaires, que m'avait conseillés Éric, autour d'anciens combattants qui parlaient de leur vécu. J'ai pris conscience que c'étaient des hommes simples, des hommes du quotidien, qui portaient la fleur au fusil, qui ne savaient rien de la guerre, et qui ont découvert l'horreur. J'ai aussi appris qu'au début de la guerre ils étaient vêtus de rouge, mais qu'ils se sont aperçus que c'était une couleur visible de loin, si bien qu'ils sont passés au bleu. Ces documentaires m'ont beaucoup aidé.

La dimension plus politique du film, autour de la fraternisation, des mutineries et de l'exploitation de certaines couches de la société, vous a-t-elle intéressé ?

Oui, d'autant qu'aujourd'hui, on résume les choses très simplement et on a l'impression que tous les conflits géopolitiques sont comme des matchs de foot !

Ça me rend fou ! Ce qui m'a plu dans ce film, c'est la complexité des situations : quand mon personnage revient au camp avec ses camarades après avoir été sous les balles pendant dix jours, et que le colonel leur balance « les vrais héros sont morts, et puisque vous êtes vivants, vous allez y retourner ! », c'est le signe que la vie humaine n'a aucune valeur aux yeux de la hiérarchie militaire. Les simples soldats sont des instruments qui, tant qu'ils sont vivants, sont utiles à la société. On prend conscience que, quelle soit leur couleur ou leur religion, les hommes qui sont en première ligne – les plus pauvres – sont toujours ceux qui trinquent. Dès la lecture du scénario, je me suis dit qu'en s'appuyant sur la guerre de 14-18, on pouvait glisser des messages qui résonnent avec la période actuelle, y compris pour les jeunes : tant qu'on ne sait pas exprimer ses réflexions et qu'on n'a pas le vocabulaire, il est difficile de se défendre. Au départ, la seule réponse de Justin est la bagarre. Mais quand il réussit à mettre des mots sur ses pensées, il devient une arme pour la société. À un moment donné, il déclare « C'est trop dangereux que les pauvres aient le savoir pour la société des gens – et un pauvre instruit est dangereux pour sa hiérarchie. » C'est toujours vrai aujourd'hui.

La séquence dans le camp allemand est très surprenante. Comment l'avez-vous abordée ?

Ce qui nous plaisait avec Éric, c'était de rester très premier degré et d'assumer la timidité du personnage : ces types ne sont pas ses copains, il n'a jamais bu de champagne, et je trouvais donc amusant de jouer la naïveté de Justin. À ses yeux, les soldats qui l'invitent à danser sont sympas avec lui et il est logique de leur rendre la politesse : il ne se rend pas compte que ce sont des Allemands !

C'est la première fois, ou presque, que vous jouez dans un registre dramatique.

Dans *La Traversée*, déjà, je ne jouais pas le personnage comique et je sortais pour la première fois de ma zone de confort en me frottant à un tout autre genre. Ça m'a plu parce que c'était difficile. Je ne dis pas que la comédie est facile, mais j'ai acquis de l'expérience et certains mécanismes. Pour Justin, j'ai travaillé en amont

avec Pierre Hancisse pour préparer le rôle : je voulais être juste, sans jamais tomber dans la caricature. J'ai beaucoup pensé à Jacques Villeret dans *Le Dîner de cons* : il fait rire les autres alors qu'il est très sérieux et qu'il ne voit pas ce qu'il y a de drôle dans ce qu'il fait ou dit.

C'est aussi votre premier rôle dans un film d'époque. Est-ce qu'on a plus ou moins de liberté pour s'approprier le personnage ?

C'était aussi un exercice difficile pour moi. On a fait attention aux tics de langage car la manière de prononcer les mots était très différente d'aujourd'hui. Il y avait plusieurs petites contraintes à respecter, mais la principale c'était le langage. Dans le film, d'ailleurs, je trouvais intéressant de faire parfois très bien les liaisons, d'autres fois moins bien, comme pour souligner le côté maladroit du personnage dans sa manière de s'exprimer. En réalité, c'est tout simplement parce que je me mettais la pression sur ma prononciation et qu'Éric me reprenait de temps en temps quand je retrouvais mes réflexes de 2026 ! (rires)

Votre complicité avec Birane Ba est palpable.

Comme avec Éric, j'ai adoré pouvoir tourner avec Birane, pensionnaire de la Comédie-Française, moi qui suis issu du Jamel Comedy Club ! L'amitié entre nos personnages se sent à l'écran parce qu'on est aussi devenus amis pendant qu'on tournait : Basile et Justin se découvrent à mesure qu'on se découvrait, nous aussi, dans la vraie vie. On s'est aperçu que nos énergies étaient complémentaires et qu'on avait la même ambition pour le film. J'ai adoré la ligne de conduite de son personnage et, en particulier, dans la scène où il est au tribunal, dans une parodie de justice, et qu'il entonne son monologue.

Alexandra Lamy incarne la force d'une presse libre, non muselée par le gouvernement.

Comme l'intrigue se déroule pendant la Première Guerre mondiale, il y avait très peu de rôles féminins et Éric a eu la très belle idée d'imaginer ce personnage de journaliste. C'est une véritable héroïne, une femme à la forte personnalité, qui parvient à sauver beaucoup d'hommes grâce à sa plume. Alexandra, comme tous les gens performants dans leur domaine, m'a bluffé par sa vitesse d'exécution : elle venait de terminer un tournage, elle en avait un autre en même temps, et elle possédait toutes les scènes. J'avais presque l'impression qu'elle refaisait le film uniquement pour me faire plaisir ! Sa palette est stupéfiante et c'est une des plus grandes actrices françaises d'aujourd'hui, aussi à l'aise dans le drame que la comédie. C'est important d'être accompagné par les « grands » et de sentir qu'ils aiment ce qu'on propose : il y a une validation de leur part qui donne une grande confiance en soi.

Qu'avez-vous pensé de la direction d'acteur d'Éric Barbier ?

J'ai adoré travailler avec lui. Il sait ce qu'il veut, il est très précis dans ses indications, et pour moi le but du jeu était d'être le plus efficace possible pour pouvoir avancer dans l'histoire. Il peut avoir un côté très direct qui ne laisse pas de place à la fioriture, et j'ai tout de suite adhéré à sa manière de travailler. De même, il s'entoure de collaborateurs qui ont travaillé sur tous ses films ou presque et j'ai eu le sentiment de redécouvrir le cinéma, d'une certaine manière, en voyant comment ils travaillaient l'image et le son. En très peu de temps, Thierry Arbogast, le directeur de la photo, et Éric parvenaient à obtenir des cadres magnifiques et de très belles images. Là encore, leur vitesse d'exécution m'a sidéré.

ENTRETIEN AVEC ALEXANDRA LAMY

Trois ans après *Zodi et Téhu, frères du désert*, vous retrouvez Éric Barbier.

Au début, ce n'était pas gagné ! (rires) Quand il m'a fait lire une première version du scénario, dans laquelle il n'y avait pas de rôle pour moi, je lui ai dit qu'il devait absolument faire ce film car l'histoire était fabuleuse. C'était une manière très singulière d'aborder la guerre en épousant le point de vue du simple paysan, d'un homme très isolé, coupé du monde, qui ne sait pas ce que c'est que d'« aller au front. » Comme Éric a compris que j'étais emballée par ce projet, il a décidé de faire du journaliste une femme et il a trouvé l'idée très séduisante.

Qu'est-ce qui vous a tant plu dans le projet ?

J'ai adoré le scénario qui se lit comme un roman et qui vous embarque dans l'aventure. J'ai évidemment été séduite par la candeur de Justin : il n'a de haine pour personne, il ne sait rien de la guerre, ni des « Boches », et il doit seulement s'occuper de son enfant. Pour moi, Justin, c'est ce qui reste de l'humanité quand on lui a tout enlevé. C'est un personnage magnifique qui n'a pas de jugement, qui ne sait pas qui il doit considérer comme ses ennemis, et qui finit par réaliser qu'il n'y a rien à comprendre : la guerre s'explique par la folie des hommes. Restait à trouver celui qui allait l'incarner et quand j'ai su que c'était Alban [Ivanov], j'ai trouvé que c'était une super idée.

Est-ce une période que vous connaissiez ?

Un peu, parce que je l'ai étudiée à l'école et que j'aime bien regarder des séries documentaires comme *Apocalypse*. Par ailleurs, mon arrière-grand-père a connu l'horreur absolue des tranchées : les rats, les poux, la boue, la crasse etc. On a tous en tête les atrocités de cette guerre et ces pauvres garçons, le plus souvent de condition modeste, qu'on envoyait à l'abattoir. Le colonel Joyard, qui leur balance « vous n'êtes pas des héros, les héros sont ceux qui sont morts », est un type abominable. C'était aussi une guerre sociale.

Marie est une journaliste engagée qui n'hésite pas à, elle aussi, à « aller au front »...

C'est également ce qui m'a plu. Le courage n'appartenait pas qu'aux hommes : dans toutes les guerres, les femmes travaillaient dans les champs, entraient en résistance, ne lâchaient rien. Marie, elle, est journaliste, elle se bat pour la vérité et elle n'a pas froid aux yeux. C'était d'autant plus courageux qu'à l'époque, le journalisme était un milieu d'hommes. J'ai trouvé que c'était un personnage extrêmement intéressant.

En plus, elle ne travaille pas pour n'importe quel journal ...

Le *Canard Enchaîné* avait été créé très récemment, juste au moment de la guerre, en 1915, par un homme ... et une femme ! Éric s'est inspiré de la cofondatrice du journal, Jeanne Maréchal, de Nellie Bly, l'une des premières femmes journalistes et photographes aux États-Unis, et de Lee Miller, interprétée par Kate Winslet au cinéma. Marie incarne la fonction du journaliste qui n'a pas peur de révéler la vérité à travers l'écrit. À cet égard, la scène où un petit garçon donne le journal à Justin en lui disant

« on est tous derrière vous » m'a bouleversée.

On comprend qu'elle se sent dépositaire d'une mission : au-delà de son devoir d'informer le public, elle veut aussi faire bouger les lignes en alertant des parlementaires...

Elle va jusqu'au bout parce que, au départ, elle est émue par Justin. Au cours de sa longue interview, elle a le temps de se rendre compte de l'humanité qu'il y a chez cet homme et de comprendre que ce n'est pas un lâche. J'adore le moment où elle lui dit « il faut faire attention aux mots » alors qu'il ne sait ni lire, ni écrire. Elle découvre un homme qui fait du bien aux autres, un homme juste, et elle veut lui laisser la parole.

Comment vous l'êtes-vous appropriée ? Comment avez-vous travaillé la langue, la gestuelle, les attitudes ?

Je me suis pas mal documentée et Éric m'a donné beaucoup d'images d'archives. Je me suis intéressée aux femmes de cette époque, en particulier les photographes, les premières journalistes, les premières médecins qui allaient dans les tranchées soigner les blessés. J'ai aussi vu des films comme *Lee Miller*, avec Kate Winslet, pour comprendre comment elles se comportaient. Il fallait qu'elles s'imposent avec d'autant plus d'intelligence qu'on n'acceptait pas l'erreur chez une femme. Marie est pugnace, elle ne lâche pas l'affaire, elle tient, tout en conservant sa féminité. Ce qui ne l'empêche pas de porter un pantalon parce que c'est aussi le début d'une rébellion vestimentaire. Elle est pionnière du journalisme d'investigation et elle n'a pas peur de se déguiser pour entrer dans la maison des otages coûte que coûte. C'est une héroïne du quotidien investie d'une mission majeure.

Lui avez-vous imaginé un passé, un parcours ?

On se raconte toujours une histoire. Je m'étais imaginée qu'elle était célibataire et qu'elle ne voulait pas d'enfant pour être sur le terrain, ce qui était déjà une révolution en soi. Ne pas se marier pour une femme, à l'époque, c'était terrible, et ne pas avoir d'enfants, encore pire. Elle l'assumait totalement car elle voulait se battre et faire bouger les lignes pour les femmes. Elle a fait partie de celles qui sont descendues dans la rue pour imposer des choses nouvelles, en tant que féministe. Mais elle n'avait pas l'esprit sectaire non plus, ce qui était essentiel pour évoluer, en tant que femme, dans un monde d'hommes. C'est un personnage magnifique auquel je me suis tout de suite identifiée.

Avez-vous suggéré des changements ?

L'essentiel avec Éric, c'était qu'on soit à l'aise dans les costumes. On aimait bien l'idée qu'elle porte un pantalon, mais aussi un chemisier pour garder sa féminité. On ne voulait pas qu'elle se comporte comme un garçon manqué. Quant au texte, il était tellement bien ciselé que je n'ai pas eu besoin de le modifier. Tout était là et, en tant qu'acteur, j'adore ça. Il fallait juste veiller à rendre le texte naturel parce qu'il correspondait à la langue de l'époque.

Elle est surprise par le langage de Justin, mais elle ne le juge pas. Au contraire, elle est en empathie avec lui et son combat.

Au départ, elle se demande qui est ce type, et puis le fait que ce soit lui qui lui dise que les mots sont importants, alors qu'il ne sait ni lire, ni écrire, la touche. Elle se rend compte qu'il appartient à une classe sociale inférieure, mais il lui demande de ne pas être condescendante. Pour elle, c'est passionnant de côtoyer des gens qui lui font découvrir un autre univers. Je suis fascinée par les gens qui parlent bien, comme les romanciers ou les philosophes, mais on peut aussi être en admiration

devant ceux qui sont capables de reconnaître le chant d'un oiseau ou les propriétés d'une plante. L'intelligence ne vient pas que de l'intellect. Justin dit d'ailleurs à la journaliste avec justesse « vous n'êtes pas plus intelligente que moi. »

Qu'avez-vous pensé de vos partenaires ?

J'adore Birane [Ba] et Alban [Ivanov] qui forment un duo extraordinaire. Entre Justin qui découvre que Basile est un homme comme les autres, et ce dernier qui se rend compte qu'il a affaire à un naïf qui ne veut pas se battre, leur relation est merveilleuse. La scène où Basile sauve la vie de Justin en le sortant de la terre est magnifique, tout comme le geste où il lui donne la médaille.

Thierry Hancisse est terrifiant dans le rôle du colonel Joyard.

Il est merveilleux dans l'ignoble ! C'est l'abject individu incarné ! Il représente tous ces hommes qui restent tranquillement à l'arrière, qui croient incarner l'autorité, et qui prétendent se battre alors qu'ils envoient les autres à la boucherie. Il est dans l'abus de pouvoir permanent, et Thierry est formidable.

Comment Éric Barbier dirige-t-il ses acteurs ?

Il est super ! Il ne lâche rien, et il peut être dur, mais c'est formidable car c'est toujours au service du film. Il l'avait totalement en tête et il est à 100% investi dans le projet. Ce que j'apprécie aussi, c'est que lorsqu'il vous dit que la prise est bonne, il le pense. C'est un gros bosseur et avec lui tout est millimétré, ce qui ne l'empêche pas de rassurer ses acteurs et de les laisser trouver leur place sur le plateau.



ENTRETIEN AVEC BIRANE BA

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans ce projet ?

D'abord, le fait que ce soit un film d'époque, sur une guerre qu'on ne connaît pas assez : même si des écrits et des lettres sont parvenus jusqu'à nous, la Première Guerre mondiale est moins documentée que la Seconde. Ensuite, j'ai trouvé que l'histoire de cette amitié entre un tirailleur sénégalais et un paysan français, qui ne sait rien du monde extérieur, montrait l'absurdité de la guerre d'un point de vue profondément humain. J'avais envie de me plonger dans cette histoire, dont je me sentais assez proche, et de comprendre les conditions de vie de ces deux hommes et les enjeux de chacun. J'ai senti que la démarche d'Éric Barbier était sincère et viscérale et qu'il fallait que je participe au projet.

Vous connaissiez le cinéma d'Éric Barbier ?

J'avais vu *La Promesse de l'aube* et *Petit pays*, et je savais que c'était un vrai cinéaste. Mais surtout, dès le casting, j'ai senti qu'on se comprenait dans la manière de travailler, dans la recherche, les intentions. Éric est très proche de ses acteurs, il comprend leur langage, et il sait que l'acteur doit être dans des conditions mentales et physiques optimales pour donner le meilleur de soi. C'est une danse entre le metteur en scène et l'acteur, qui inclut parfois aussi le chef-opérateur. Car ce que je recherche, c'est de pouvoir raconter de belles histoires, mais ce qui compte surtout, c'est avec qui les raconter.

Basile est un vrai patriote, attaché à son pays, et indigné par l'injustice de la hiérarchie militaire. Comment l'avez-vous abordé ?

C'est un personnage désillusionné. Je me suis raconté qu'il venait du Sénégal, où il était instituteur, et que suite à la mobilisation, il était parti à la guerre de bon cœur car il estimait devoir défendre sa patrie. Mais il a vite déchanté : il s'est rendu compte qu'il y avait des différences de traitement entre les soldats, des exactions, des injustices, mais il a la force de la réflexion. Il analyse parfaitement la situation, même s'il ne l'accepte pas, et il devient moteur de la révolte et des mutineries. C'est exactement ce qui s'est passé à l'époque : les cerveaux qui fomentaient la révolution montraient aux autres que leur sort n'était pas normal, en leur brandissant un miroir sous les yeux. Malheureusement, leur soulèvement entraînait des répercussions et ils ne faisaient pas le poids face à la hiérarchie. Or si les soldats n'allaient plus au front, il n'y avait plus de guerre. Les hauts gradés préféraient donc en tuer quelques-uns et c'est pour cela que personne, ou presque, n'osait défier la hiérarchie.

Vous êtes-vous inspiré de figures ayant réellement existé ?

Éric m'a parlé d'un ancien combattant, Lamine Senghor qui, lui, était très politisé, qui s'est engagé au sein du Parti Communiste Français, et qui a créé un journal pour éveiller les consciences et militer pour l'indépendance de l'Afrique. Tout comme Basile, il a connu une désillusion. Mais la grande droiture de cet homme, parti pour faire la guerre, puis engagé politiquement, m'a beaucoup inspiré.

Comment perçoit-il Justin au départ ? Est-ce qu'il s'en méfie ?

Au tout début, oui, bien évidemment, car Justin le trahit et il provoque la mort de ses camarades. Mais dès qu'il discute avec lui, il parvient à le cerner : il voit que ce n'est pas un mauvais bougre et qu'il ne lui veut pas du mal, mais qu'il est tout simplement innocent, ignorant, et naïf – et il comprend que ce n'est pas de sa faute. Il décèle le fond de sa pensée et ils font équipe. Il sauve la vie de Justin, comme Justin lui sauvera la sienne... C'est ce qui fait que ce sont de vrais frères d'armes : ils sont liés l'un à l'autre et redevables l'un envers l'autre à vie. Ils sont prêts à mourir l'un pour l'autre et leur lien est indéfectible. Personne ne peut leur retirer ce qu'ils ont vécu.

Basile n'hésite pas à défier l'autorité et il est prêt à mourir pour ses idéaux.

Il a cette dignité, cette fierté. Il est du côté des justes. D'abord, il est conscient d'être condamné à mort : il n'est pas naïf, il sait pertinemment que son procès est une parodie, pour la forme, et qu'il va mourir. Il ne lui reste plus qu'à dire ce qu'il pense : il est du côté des opprimés, et il était conscient de ce qu'il risquait, même en fomentant la mutinerie. Il est prêt à mourir pour ses idées, comme il était prêt à mourir pour la France. Il reste un homme de conviction.

C'est aussi un homme engagé politiquement qui chante l'Internationale avec ses camarades.

C'est surtout un symbole pour la plupart des soldats car le chant était très important pour eux : ils partaient au front pendant des jours et des jours et ils avaient besoin de se donner du courage. En revanche, je ne sais pas si tous les soldats avaient conscience de ce que ce chant représentait politiquement, mais à l'époque c'était un espoir pour les gens modestes et ils se rattachaient à ce qu'ils pouvaient. C'était aussi quelque chose qui pouvait les réunir.

Qu'avez-vous pensé du personnage de la journaliste campée par Alexandra Lamy ?

Il est extraordinaire car les journalistes indépendants veulent débusquer la vérité. La journaliste que joue Alexandra sait qu'on lui cache des choses et, à ses yeux, il faut que le grand public soit informé. C'était très fort d'avoir une femme journaliste qui prend des risques. En termes de narration, ce personnage est aussi un formidable fil rouge pour le spectateur car la journaliste ne connaît pas l'histoire de ces preneurs d'otages et on la découvre avec elle.

Au départ, les soldats – dont mon personnage fait partie – qui retiennent les otages ne peuvent pas lui faire confiance : qu'est ce qui leur dit qu'elle ne travaille pas pour le gouvernement ? Dans le même temps, elle est leur seule issue de secours : ils sont face à un officier totalement fou, prêt à ternir son image et à tuer tout le monde, y compris la femme du maire. D'ailleurs, c'est aussi la première fois où l'on voit Basile en difficulté : il est à court de solution parce qu'il est face à quelqu'un de plus fou que lui !

Avez-vous suivi un entraînement au maniement des armes ?

Je m'étais déjà entraîné au préalable, mais avec les armuriers qui étaient sur le terrain, j'ai pris le temps de me sentir à l'aise, d'autant que pour Basile le maniement des armes n'est pas quelque chose de nouveau : il aime ça et il gère. Il fallait donc que je connaisse l'arme par cœur : à un moment donné, l'armurier voulait récupérer l'arme, mais j'ai insisté pour passer la journée avec afin de la manier le mieux possible. Par ailleurs, j'avais tout le temps sur moi l'arme de poing que Basile réussit à obtenir juste avant la cavale. Même dans mes avancées dans le bâtiment, je voulais que ce soit le plus authentique possible. En plus, c'étaient de vraies armes avec lesquelles on tirait ! Pour les gros plans, il était essentiel d'avoir des armes en métal avec un véritable barillet. C'était aussi important pour se glisser dans la peau du personnage.

Comment s'est forgée votre complicité avec Alban Ivanov ?

Avec Alban, on vient d'écoles très différentes. Il vient de l'humour, et moi de la Comédie-Française, et dans le même temps on ne se prenait pas au sérieux. Dès la première répétition, je me suis dit « ça va être mon frère » : on connaissait l'histoire et on savait qu'on allait traverser des épreuves ensemble. J'ai donc aimé cette approche. Il faut voir aussi qu'Alban m'a porté sur son dos pendant plusieurs jours, tant que mon personnage était censé être blessé et incapable de marcher. Il faisait à peine 10°C, physiquement c'était très dur, et en même temps, on savait pourquoi on le faisait. Il y avait quelque chose qui nous dépassait et notre confort était moins important que l'histoire qu'on racontait. Forcément, cet épisode nous a beaucoup rapprochés et on a souvent rigolé parce qu'on avait besoin de soupapes. Je sais qu'on est liés à vie, Alban et moi, et dès qu'on

se regarde, on sait ce qu'on a traversé. Il y a une vraie affection entre nous.

Qu'avez-vous pensé d'Alexandra Lamy ?

Ce qui m'a frappé chez elle, c'est son humilité, sa bienveillance et son exigence de travail : elle comprend tout de suite les intentions et elle connaît son texte au rasoir. Quand on a des acteurs, comme elle, qui vous rejoignent en cours de route, ça vous redonne un coup d'énergie extraordinaire ! C'est une magnifique actrice.

Comment Éric Barbier dirige-t-il ses acteurs ?

C'était un pur bonheur d'acteur de travailler avec lui. Il ne lâche pas le morceau s'il veut obtenir quelque chose et il connaît son métier par cœur. C'est un vrai cinéaste : il instaure un ballet, un peu comme un chorégraphe, entre les acteurs, d'autant qu'il tourne souvent en plans-séquence. Il fallait que les comédiens soient en confiance pour faire le bon mouvement au bon moment. On danse ensemble, et si quelque chose ne va pas, on trouve une solution. Et chez Éric, il n'y a pas d'ego. Si j'étais mal à l'aise avec un geste ou une ligne de dialogue, il était à l'écoute, et on tentait autre chose. C'était très fluide. Sa priorité, c'était que l'acteur se sente bien. De son côté, il fallait que ses intentions soient claires pour les acteurs et jamais il ne s'impatiait. C'était très rassurant de savoir qu'on pouvait refaire la prise et de travailler avec un réalisateur qui connaît aussi bien les acteurs.

FICHE ARTISTIQUE

Justin Alban Ivanov

Marie Baratier Alexandra Lamy

Basile Birane Ba

Colonel Joyard Thierry Hancisse

Tissalé Nicolas Avinée

FICHE TECHNIQUE

Réalisation Eric Barbier

Production Vertigo Productions

Scénario Eric Barbier

D'après le roman de Jean Pompougnac publié aux Editions de la Table Ronde

Producteur Farid Lahouassa

Producteur exécutif Denis Penot

Coproduction Scope Pictures

Directeur de production Jean-Jacques Albert

Régie Didier Carrel

1ere assistante réalisateur Natalie Engelstein

Scripte Aurélie Platroz

Image Thierry Arbogast

Son Jean Minondo – Ken Yasumoto - Antoine Citrinot

Musique Originale Renaud Barbier

Montage Julien Leloup

Costumes Laurence Esnault

Décors Pierre Renson

Autres partenaires Ciné+OCS - Netflix - France Télévisions